

DUBOIS (*Jules-Joseph-Ghislain*), Lieutenant (Pessoux, prov. de Namur, 23.12.1856-Stanley-Falls, 28.8.1886). Fils de Maximilien et de Romedenne, Mélanie.

Le Lieutenant Dubois débuta dans sa brève carrière africaine sous les ordres de Becker, commandant la 5^{me} expédition de l'Association Internationale Africaine. Le petit groupe comportait 3 officiers belges et un sous-officier français. Il était chargé d'aller organiser à Zanzibar le recrutement d'une colonne qui, dans la pensée du Gouvernement, atteindrait le lac Tanganika en pénétrant le continent par la côte est d'Afrique.

De nouveaux arrangements d'ordre international contrecarrèrent ce plan. Après un séjour d'un an dans l'île de Zanzibar, la 5^{me} expédition fut contremandée et les officiers rappelés en Belgique. Dubois y rentra le 24 mai 1885.

Le 17 mars 1886, il reprit le chemin du Congo qu'il allait aborder par l'ouest - cette fois, via Liverpool où il s'embarqua.

Peu après son arrivée en Afrique, il fut désigné comme adjoint à Deane, ancien officier de l'armée des Indes, qui commandait la station des Falls depuis le 14 février 1886.

La situation y était difficile. Tippeo-Tippeo était parti, laissant sur place son neveu Rachid, personnage tour à tour agressif et cauteleux. En bref, le voisinage des bandes arabes, commandées par Bwana Nzige, était si peu rassurant que les troupes de l'État Indépendant vivaient en état de continuelle alerte. Depuis juin d'ailleurs, Deane, seul blanc dans la région, se trouvait en butte à des menaces de mort qui se succédaient, toujours plus précises. Pour y répondre, il ne disposait que d'une trentaine de soldats, haoussas et zanzibarites, — dont certains avaient des accointances avec l'ennemi, — et de trois canons Krupp.

Bien approvisionnée en munitions, cette « artillerie » eut pu jouer dans les circonstances de l'heure un rôle décisif. Mais tel n'était pas le cas en général.

Ce ne l'était pas du tout précisément au moment où Dubois arriva à destination. Quelques jours auparavant — le 15 août — les Arabes avaient tenté une attaque contre le poste et s'ils avaient été chaudement reçus et radicalement repoussés, cet appréciable résultat avait entraîné une dépense correspondante de munitions. Aussi Deane espérait-il que son nouvel adjoint lui amènerait du renfort en hommes et en matériel.

Hélas, par suite d'un malentendu, il n'en fut rien. Accompagnant Coquilhat qui remontait le fleuve à bord du « Stanley », Dubois avait quitté Léopoldville le 19 juillet pour arriver vers le 20 août aux Falls, apportant seulement une réserve d'outils et de marchandises.

La déception pour le chef de poste était lourde. Elle était surtout dangereuse. Pour y remédier dans toute la mesure du possible, Deane emprunta au commandant du steamer les munitions dont celui-ci pouvait se dessaisir : en tout 250 cartouches.

Les espions des Arabes veillaient et ne furent pas longs à pressentir tout ce que la situation offrait d'avantageux pour leurs maîtres qu'ils mirent rapidement au courant. La suite ne se fit pas attendre et l'on assista dans les 24 heures à un regain d'hostilité : la veille, en apprenant l'arrivée du steamer, les Arabes s'étaient empressés d'envoyer 21 parlementaires assurer Deane de leurs bonnes dispositions. Sachant que le bateau n'avait pas apporté les renforts qu'ils redoutaient, ils redevinrent arrogants. Sous prétexte de reprendre un de leurs esclaves qui s'était réfugié dans le camp de l'État Indépendant, ils passèrent à l'attaque le 23 août au petit jour.

La riposte se fit d'autant moins attendre que Deane s'attendait au choc : un chef Wagénia l'en avait averti en lui signalant que 4 à 500 Arabes se massaient derrière son village. La lutte dura jusqu'à 4 heures et se termina par une

charge qui força l'assailant à la retraite. Les jours suivants, de nouvelles attaques furent repoussées avec la même énergie.

Ces débuts engageants ne pouvaient cependant permettre aucune illusion : pour tenir et vaincre, il eut fallu des munitions, encore et toujours ! Or dès le 27, le maigre stock se trouvait presque épuisé. A peine restait-il quelques obus et une toute petite réserve de balles pour fusils à piston, mais elles étaient de mauvaise qualité et n'inspiraient aux hommes nulle confiance. Entre eux ils commencèrent à parler de défaite et, rapidement, l'idée de retraite s'incrusta dans ces cerveaux imaginatifs, prompts aux réactions extrêmes. Fidèles cependant à leurs chefs, ils parlèrent ouvertement à Deane et Dubois des possibilités d'un repli effectué à la faveur de la nuit. A aucun prix en tout cas ils ne voulaient tomber vivants aux mains des Arabes « comme des poules ». Puisqu'on ne leur fournissait pas les moyens de défense indispensables, ils considéraient d'ailleurs leur contrat comme périmé.

Les deux officiers, l'on s'en doute, ne comprennent pas les choses de la même façon. D'une voix mesurée, car il ne fallait pas que la palabre éveillât l'attention des Arabes, ils essayèrent de dissuader leurs hommes qui voulaient fuir. On n'était pas riche en munitions, c'est un fait, mais jusqu'ici les pertes en vies humaines avaient été légères : deux hommes seulement, alors que les Arabes en avaient perdu de 50 à 60 au moins. Rebelles à toute idée de capitulation ou de fuite, Deane et Dubois redoublèrent d'activité, luttant le jour et passant la nuit à faire des rondes ou à tenter d'améliorer les munitions.

Un si bel exemple ne porta pas ses fruits sur la troupe décidément démoralisée. La nuit étant venue, le découragement des premières heures tourna à la panique : sans plus attendre, les hommes sautèrent dans leurs pirogues et disparurent dans l'obscurité. Quatre d'entre eux seulement refusèrent d'abandonner les blancs.

Dans de telles conditions, il ne pouvait être question de prolonger une impossible résistance. Deane et Dubois décidèrent de vider les lieux à leur tour, mais non sans avoir imbibé d'huile puis incendié tout ce qui pouvait l'être. Quant aux munitions la veille encore si précieuses, elles devaient également disparaître et les leurs d'un tragique feu d'artifice zébrèrent le ciel. Puis ce fut la retraite muette, dans l'obscurité.

La station des Stanley Falls était située sur la partie occidentale d'une île étroite et longue. D'un côté, le bras du Congo qui la séparait de la rive n'avait pas plus d'une vingtaine de mètres de large. En saison des pluies, les eaux y roulaient rapides, souvent vertigineuses, mais en saison sèche — et c'était le cas — on passait facilement à gué.

En face de l'île, la rive droite était couverte par une forêt marécageuse. Par endroits, des rochers en grès rouge et glissant déchiraient le sol, s'inclinant vers le fleuve. Une piste courait sous bois, presque invisible.

Le gué étant franchi, la petite équipe chercha le sentier. En vain. La nuit qui favorisait le mouvement de retraite limitait étroitement l'horizon, et ce d'autant plus que, dans la crainte d'attirer l'attention de l'ennemi, il ne pouvait être question d'utiliser aucun mode d'éclairage, fût-il le plus sommaire. Après quelques vaines tentatives, en silence, les hommes se mirent à suivre la rive.

La marche était extrêmement pénible et chacun avançait avec la plus grande prudence, buttant contre les racines d'arbres et se déchirant les mains aux broussailles. De temps en temps, l'un ou l'autre glissait, puis rétablissait plus ou moins péniblement son équilibre. Soudain, ce fut le début du drame : Deane glissa et tomba à l'eau. Dubois, qui était excellent nageur, se précipita à son secours et fut assez heureux pour le ramener sur la berge, mais lui-même par suite d'un mouvement malchanceux perdit pied et glissa dans le fleuve peu après.

On était alors arrivé à hauteur de la 7^{me}

cataracte où le fleuve, après avoir coulé avec un calme trompeur, se précipite rageusement d'une hauteur de un à deux mètres, en formant des tourbillons. Happé par l'eau écumante, fatigué, encombré et alourdi par son équipement qui comportait deux cartouchières, un revolver, un fusil Martini en bandoulière, casque et grosses bottes de chasse, Dubois coula et ce fut au tour de Deane de plonger à sa recherche.

L'ayant saisi, tous deux se mirent à nager vigoureusement en direction de la rive que Deane escalada le premier. S'adressant à son compagnon : « Y es-tu ? » interrogea-t-il. « Oui », répondit faiblement Dubois. Mais au moment où Deane lui tendait un fusil en lui recommandant de s'y accrocher, il entendit quelques mots seulement : « Où est-il ? ... Je n'en puis plus... Je vais mourir ! » Ce fut tout. Cette douloureuse journée du 28 août 1886 s'achevait par un drame.

La mort du vaillant officier, à peine arrivé à pied d'œuvre, privait l'État Indépendant du Congo d'un élément plein de promesses. Deane qui l'avait vu agir admirait son intense activité, son humeur toujours égale et affable, son dévouement et surtout son courage et son sang-froid imperturbable. « Ses notes au plus fort de la bataille étaient, disait-il, comme calligraphiées et ne trahissaient pas la moindre émotion ». Il ajoutait : « Vous pouvez être fiers de compter de tels hommes dans votre armée ». Hélas, l'homme avait vécu...

Dubois était décoré de l'Étoile du service à trois raies.

18 septembre 1951.

M.-L. Comeliau.

Fr. Masoin, *Hist. de l'É.I.C.*, 2 vol. Namur 1913. — Alb. Chapeaux, *Le Congo*, pp. 53, 140, 142, 165. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, p. 130. — Coquilhat, *Sur le Haut Congo*. — *Congo illustré*, 1893, p. 81. — *Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 52, 110, 111, 125. — Dem. C. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 34. — *Bull. de la Soc. Royale Géogr. d'Anvers*, 1907-18, p. 537. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, 2 vol. Larcier, Brux., 1, pp. 187, 187. — Hinde, *La chute de la domination arabe*, Falck, 1897, p. 129.